

Comme un rhizome

**La Cheminante, 2015**

11, avenue Errepira - 64500 Ciboure

**[www.lacheminante.fr](http://www.lacheminante.fr)**

[sylviedarreau@metaphorediffusion.fr](mailto:sylviedarreau@metaphorediffusion.fr)

ISBN : 9782371270268

BÉATRICE PONCIN

Comme un rhizome

ROMAN

LA CHEMINANTE SOLIDAIRE

À Alain

# 1

De la fenêtre de son bureau, Antoine Cozlain voit Inès garer sa voiture. Quelques minutes plus tard, il l'entend se servir un café dans la pièce d'à côté mais elle ne lui en propose pas. Elle ne lui dit pas bonjour. Habituellement, elle passe le nez à sa porte toujours ouverte, lui demande comment il va et ils discutent un moment. Ce matin, ce rituel n'a pas cours. C'est mauvais signe. Ça va donc si mal entre eux ? Il ne peut ignorer que leur relation se dégrade depuis quelque temps. Imperceptiblement, l'ambiance est devenue franchement désagréable, mais il n'est pas enclin à l'admettre. Il sort de son bureau et se dirige vers les jardins.

Avec sa grande taille, sa voix forte et son allure sportive Antoine a l'air d'un entraîneur. Son teint mat et des cheveux très bruns font ressortir ses grands yeux bleu vert au regard rayonnant. Bien que sobre dans sa façon de s'habiller, son élégance ne passe pas inaperçue. Son sourire légendaire ne laisse personne indifférent. Il est de ceux qui donnent sans compter et semblent s'enrichir tout autant.

Ce matin, une colère sourde l'étreint, même s'il ne montre jamais sa mauvaise humeur. Seuls ceux qui le connaissent suffisamment pourraient apercevoir sa contrariété.

Il est intimement convaincu que ce que lui a dit le comptable de l'entreprise, Denis Marvillier, vient d'Inès. Un comptable scrupuleux qui lui reproche souvent de ne pas donner ses fiches de frais à temps. Bien qu'il soit conscient de l'importance des comptes, s'acquitter de cette tâche l'agace.

Indéniablement, Antoine est le maître d'œuvre de *Potes et Potagers*, ce projet hybride conçu à leur image. Une entreprise coopérative associative. Antoine croit à un autre monde possible, ce slogan des années 2000 qu'il rend chaque jour réel. Il parle de transformation sociale. Il s'active pour faire bouger les choses qui ne vont pas assez vite à son goût. À grande échelle, c'est comme si la torpeur avait envahi le monde. Lui, a toujours de nouvelles idées. Il emprunte celles qui se présentent aisément, sachant saisir des opportunités. Il dit que c'est sa façon de voir la vie qui la rend si captivante.

Lundi dernier, Denis l'a encore critiqué, mais, aujourd'hui, c'est différent. Le ton de sa voix était agressif. Qu'avait-il dit déjà ? Que la situation ne pouvait plus durer. Bon, il le disait comme une ritournelle depuis longtemps. Là, il avait ajouté :

— À cause de toi, la boîte va mal ! On va tous se retrouver au chômage.

— Holà ! Comme tu y vas. Tu n'exagères pas un peu ? Et, comment ça, à cause de moi ? Et qui dit que la boîte va mal ? Nous sommes invités dans de nombreux colloques pour témoigner de notre expérience. Je ne peux pas répondre à toutes les sollicitations. La situation n'a jamais été aussi exaltante. On parle de nous partout.

— Ça ne suffit pas ! Tu ferais bien de t'intéresser aux chiffres. Parce que les chiffres, eux aussi, ils parlent. Et Inès s'inquiète.

— Eh, tu es son porte-parole ? Elle s'inquiète de quoi ? De toute façon, c'est dans sa nature de s'inquiéter, de pinailler.

— Elle a raison de pinailler, comme tu dis. Sans elle, on aurait coulé depuis longtemps. Heureusement qu'elle sait gérer, elle !

— Qu'insinues-tu ? Que moi, je ne sais pas ?

— Je n'ai pas dit ça, répond Denis, laissant planer un malaise. Je dis juste que ça ne suffit pas que les gens parlent de nous. On s'éparpille. C'est n'importe quoi.

— On ne s'éparpille pas, on se développe.

— Inès pense qu'on n'en a pas les moyens. Je suis d'accord avec elle.

— Hum.

— Et puis, nous n'avons pas pu honorer notre dernière convention. On ne pourra jamais demander le solde. Il va manquer trente à cinquante mille euros pour finir l'année. La banque ne va pas nous suivre ou alors à quel prix ! ajoute-t-il.

— Et pourquoi, elle ne me l'a pas dit ? Et toi, pourquoi tu n'as rien dit ?

— Parce que tu n'écoutes pas. Là, Antoine, je suis en train de te le dire. Mais tu n'écoutes jamais, tu n'en fais qu'à ta tête.

Le ton était monté. Antoine avait tourné les talons. Il détestait être mis en défaut. Recevoir des reproches lui était insupportable. Il ne voulait pas donner prise à une diatribe. Surtout pas avec lui. Denis Marvillier est un comptable consciencieux, mais il ne comprend rien aux enjeux. Il adopte systématiquement l'avis d'Inès. Antoine aimerait qu'il se positionne plus directement, qu'il s'affirme. Mais en

ce moment, il n'a pas la patience de lui expliquer son point de vue, il n'a pas envie de lui dire que ce n'est pas grave, cette convention. Denis ferait des histoires, trouverait anormal de ne pas respecter des engagements. Antoine sait qu'il suffit de prendre rendez-vous avec les financeurs. Il leur racontera ses nouveaux projets. On trouvera bien un moyen de combler le manque.

Denis et Inès se montent la tête et dramatisent. Inès a la responsabilité effective de la gestion. Après l'avoir assumé pendant douze ans, il lui a laissé ce rôle technique. Avec elle comme gardienne des finances, il avait fini par se détacher complètement de l'affaire. Il l'avait laissée se débrouiller. Il s'occupe du développement, elle de la gestion.

Mais, la responsabilité globale, c'est tous ensemble. Pourquoi ne les a-t-elle pas informés ? Veut-elle le mettre sur la touche ? Il s'énerve de ne pas savoir réellement. C'est lui qui est en lien avec les partenaires ! En ne disant rien, elle le met en difficulté, et la boîte avec. Elle ne pouvait pas faire un truc pareil ! Il faut qu'il lui en parle. Mais elle est si fuyante depuis quelque temps. Et puis, il n'est pas sûr d'avoir envie de l'affronter. Le mieux est sans doute d'attendre que sa mauvaise humeur passe. Il voudrait comprendre pourquoi elle se comporte ainsi.

Inès Pessière est bien plus jeune que lui. Vingt ans d'écart, sans doute. Il ne sait pas exactement. L'âge importe peu à ses yeux. Il ne sait pas dire si elle est jolie. Sa raideur lui enlève tout attrait. Elle est grande, un peu trop grande d'autant qu'elle est très mince. Elle donne l'impression d'être fragile. Et pourtant elle dégage de la force. Elle est plutôt nerveuse. Toujours impeccablement habillée, elle soigne sa tenue et son apparence. Un maquillage discret souligne son regard bleu franc. Elle porte souvent des couleurs sombres. Le noir lui va particulièrement bien. Il lui avait fait un compliment, un jour, en passant. Elle n'avait pas réagi. Il avait été surpris.



En fait, il sait l'effet qu'il fait sur les femmes. Il aime séduire. Mais il a trop peur de s'attacher. Il n'aurait pas supporté une vie de couple. Parfois, il regrette de ne pas avoir d'enfants. Avec les jardins, il est entouré de mômes dans un rapport à la fois proche et lointain, pas trop engageant. C'est suffisant. Juste le plaisir de jouer avec eux, d'inventer des histoires pour les surprendre, les faire rêver. L'idée de vivre avec quelqu'un lui fait l'effet d'une entrave. Il veut profiter librement de son temps, sortir quand bon lui semble, avec qui il souhaite, avec des amis ou une amante, selon les relations tissées dans la journée, dans la semaine. En apparence, il est volage et inconstant. Il est cependant profondément sincère dans ses amitiés et ses amours. En fait, il se retient pour ne pas céder au sentiment amoureux. À sa façon, il aime les personnes qu'il côtoie. Seule l'intensité diffère. Il s'intéresse à une femme, est ému, se passionne, et au bout de quelque temps, se lasse.

Il ne promet jamais rien. Il ne coupe pas les liens pour autant. Après le temps de la rencontre, de la découverte, après le temps enivrant de l'attirance, il se laisse entraîner par une autre rencontre, une autre découverte. Ivresse de la relation. Personne n'aurait songé à lui en faire grief. Passer du temps en sa compagnie est une marque d'estime dont les personnes sont capables de se satisfaire.

Mais pas Inès Pessièrre. Elle ne supporte pas cette vision libertaire. Elle cloisonne. Sa vie privée reste secrète. Elle se cramponne à ses principes. Se laisse accaparer par le boulot. Pendant toutes ces années, elle a amélioré la gestion avec une batterie de procédures. Antoine appelle cela des contraintes inutiles. Il argumente que sa propre façon de faire a été jusque-là suffisante. Il s'en était bien tiré puisqu'ils n'avaient pas coulé ! Lorsqu'il disait cela, elle s'écriait qu'il se contentait de peu, que les choses avaient changé et il s'insurgeait en disant que ce n'était pas une raison, que

l'essentiel n'était pas là. Quand il s'enthousiasmait sur le projet, elle finissait par s'esquiver. C'était leur querelle habituelle, sans conséquence. Depuis quelque temps, c'était différent. Manifestement, elle le fuyait sans raison.

Antoine décide de rentrer chez lui. Il habite en montagne, loin de la vallée. La route est agréable et dissipe l'amertume de ses pensées.

Il a construit une maison un peu expérimentale avec de la paille, de la terre et du bois. Il a très peu emprunté. C'est une maison élégante et sobre, à l'image de son propriétaire. Il est heureux de vivre là, en retrait. Il a conscience que ce n'est pas forcément très cohérent avec ses idées : utiliser sa voiture tous les jours n'est pas très écologique, prôner le vivre ensemble et se retrancher dans sa maison en solitaire relève plus de l'ours bougon. Mais il a besoin de cet espace et de cette qualité de vie. Sa maison est son havre de paix.

Il a ramené de bons légumes du jardin collectif et il se réjouit à l'idée d'une petite soupe. Il lâche ses préoccupations le temps de peler et couper carottes, navets et pommes de terre. Avec quelques feuilles tendres d'épinards, sa soupe sera veloutée. Voilà de quoi remonter le moral. Ces légumes cultivés avec amour et ténacité contiennent une partie de ses rêves. Le rêve d'une terre accessible à tous. Depuis plus de vingt ans, il remue ciel et terre, il se bat pour que ceux qui n'ont pas les moyens puissent profiter d'une nourriture correcte, pour que les habitants du quartier aient un lopin de terre à cultiver et une terre à respecter. Ce qu'ils ont construit autour de ces jardins collectifs touche quelques milliers de personnes. Et l'effort n'est pas fini, il y a encore plein de possibilités.

Il trempe un morceau de tomme dans sa soupe. Puis, il fait cuire un œuf à la coque. Il prépare des bûchettes avec le bon pain de seigle sorti du four aujourd'hui. Il les beurre consciencieusement. Pour le dessert, il salive d'avance à la perspective d'une coupe de framboises fraîchement

cueillies, arrosées de crème fraîche. Un repas sobre et néanmoins, un repas de fête !

Ces bons aliments sur sa table sont plus que de simples produits. Ils témoignent de la dignité retrouvée par les liens sociaux créés. La petite phrase de Denis lui revient : « *à cause de toi, la boîte va mal* ». Il ronchonne tout seul « *mouais, à cause de moi, la boîte existe, ça, il oublie de le dire* ». Une tristesse le mine. Elle recouvre sa colère. Ce soir, il est seul devant sa soupe.

Pourtant, il fait partie d'un collectif, d'une grande famille en quelque sorte. La famille qu'il a créée, celle à qui il voue tout son temps. Une famille avec de nombreux inconnus. Forcément, vu l'ampleur du projet et sa dissémination sur plusieurs régions, il ne connaît pas tout le monde. La plupart des pionniers du début ne sont plus là, sauf Colette et Louis. Les autres se sont lassés ou n'ont pas pris le risque de l'aventure économique.

À l'origine, c'était sympa et convivial. Tout le monde donnait un coup de main et un peu de temps. Tant que c'était bénévolement, sans trop d'engagement, tout allait bien. Puis le volume de travail a augmenté. C'était devenu trop. La journée à cultiver, le soir à monter les dossiers et les week-ends à gérer les problèmes. Ou l'inverse. Les jours de la semaine ne se distinguaient guère. Les points de repères étaient ceux des rendez-vous dans l'agenda et des tâches à faire dans les délais. Quel rythme fou pendant toutes ces années !

Aujourd'hui, un pôle de quatorze personnes coordonne l'ensemble. Inès gère, organise, réalise les budgets prévisionnels, suit la gestion financière, négocie les finances et est occupée à mille autres petites tâches en fonction des milles petites sollicitations des uns et des autres. Denis, qui lui est dévoué, un peu son bras droit, assure le suivi statistique et gère les conventions. Il supervise aussi la comptabilité et la paie faites par Cédric et Ophélie, tous deux très discrets.

Nadia est chargée de l'accueil et du secrétariat, un poste clé. C'est elle qui filtre l'essentiel de l'information. Colette accueille les nouveaux arrivants, coordonne les actions bénévoles, gère les formations et monte les projets collectifs. Louis, son compagnon, est responsable technique, vérifie le matériel, entretient les bâtiments. Il est aidé par Anthony et des bénévoles viennent donner des coups de main lors des gros chantiers. Lukas supervise la production de confitures, sirops, jus, pâtés, miel... Myriam développe la partie commerciale. Karim est responsable pédagogique, il organise les séjours pour les enfants et des classes de découverte. Enrique est chargé de la cohérence des jardins, de la répartition des surfaces, du suivi des cultures, des semis et Samira est responsable des magasins, de l'approvisionnement.

Chacun, dans son domaine, est en relation avec les autres. Selon leur champ d'intervention, ils sont salariés de l'une ou l'autre des structures. Il y a une association, une coopérative de production et une coopérative de consommation.

D'autres salariés et des bénévoles se déploient sur une dizaine de territoires. Comme les idées ne manquent pas, un projet en attire un autre. Au bout de vingt-trois ans, cette entreprise est devenue une fourmilière invraisemblable composée de multiples ramifications fort complexes. Au sein de ce réseau, les personnes sont très autonomes. Elles sont reliées grâce à ce pôle qui apporte une cohérence d'ensemble, structure les actions, et gère. En tout cas, Inès Pessière s'y emploie. Tandis qu'Antoine Cozlain déploie. Son rôle n'est pas franchement défini. Il n'a pas de fonction particulière. Il est un peu partout. C'est un électron libre. Il est transmetteur. Il impulse l'état d'esprit du projet lorsqu'une nouvelle équipe se lance sur un autre territoire. Il apporte son expérience. C'est un homme ressource. Il a toujours un temps d'avance sur les autres. Actuellement, il imagine un système monétaire pour développer des liens à partir

d'échanges de temps, de savoirs ou de biens. Cette monnaie repose sur la confiance. C'est la base. Normalement, faire crédit, c'est faire confiance. L'argent est le point crucial de tout projet. Il doit circuler pour générer une saine économie, or, celle qui domine ce siècle est pervertie car l'argent est coincé entre les mains de gens sans scrupule qui ont fait de l'argent sur l'argent, amassant des gains au mépris du bien commun. L'argent a perdu sa raison d'être avec des effets dévastateurs et mortifères sur l'économie.

Lorsqu'Antoine a conçu *Potes et Potagers*, il était parti de rien. Aucun argent, aucune compétence. Il était parti du constat des déviances humaines, économiques et écologiques, et d'un sentiment d'injustice qui le mettait hors de lui. L'injustice de tant d'inégalités. Il voulait créer un système où la répartition des richesses serait équitable. À cette période, il travaillait à la Sécurité sociale. Les tâches étaient répétitives. Il s'ennuyait. Cette expérience lui avait confirmé que ce n'était pas sa destinée.

Après le bac, il n'avait pas su vers quoi s'orienter. Beaucoup de métiers le tentaient et il ne choisissait rien. Élève un peu dissipé, il avait des résultats très convenables. Ses parents s'inquiétaient pour son avenir. Eux, avaient fait le choix de rompre avec le monde agricole dont ils étaient issus depuis des générations et des générations. Son père était enseignant. Sa mère n'avait pas fait d'études. Elle ne travaillait pas, préférant s'occuper de ses enfants plutôt qu'accepter un travail déplaisant. Ils avaient opté pour des revenus moindres au profit d'une certaine qualité de vie. Ils imaginaient un emploi stable et sécurisant pour leur fils. L'informatique semblait être une voie prometteuse. Alors, Antoine avait fait des études d'informatique, sans désir. Son BTS en poche, il avait tout quitté et il était parti voyager. Entre deux pays, il gagnait un peu d'argent grâce à quelques jobs. Il voulait prendre son temps avant d'entrer dans une boîte.

À son retour, il avait trouvé cet emploi, à la Sécurité sociale, et, un matin, prenant conscience qu'il risquait de passer sa vie avec un ordinateur, il avait eu peur. Il disait ne pas vouloir s'aliéner au travail. Alors il avait envisagé de faire autrement. Il avait fait le pari qu'un travail pouvait être épanouissant.

Réfléchissant à la situation des allocataires, à ces personnes anonymes sous leur numéro de dossier, il avait estimé que les arrêts maladie étaient élevés à cause des conditions de travail et de vie usantes. Ce n'est pas motivant de s'épuiser pour un gain insuffisant. Ce n'est pas facile de tenir le coup pour un travail rarement choisi, avec l'ombre du chômage, en essayant de joindre les deux bouts. Chaque jour, les transports en commun, longs trajets sordides. Et la malbouffe. Le manque de considération comme lot quotidien. Déprime, impuissance, impasse, révolte. Il avait entendu la colère et le sentiment d'humiliation des gens lorsqu'ils étaient traités de « tire-au-flanc », de profiteurs. *« Ils se méfient de nous quand on est en arrêt maladie, comme si ça nous plaisait, comme si on y gagnait, avec des revenus divisés par deux, comme si on ne contribuait pas avec nos cotisations prélevées sur notre salaire ! »* Une triple peine. La maladie, le manque d'argent et le rejet.

Antoine avait cherché comment lutter contre cette sensation désagréable d'impuissance. S'engager dans la politique ? C'était vain. Milieu de vanité. Il faut savoir faire des compromis et des compromissions. Ce n'était pas pour lui. Faire la révolution ? Trop long, trop hasardeux. Il n'était pas maître. Il voulait des actions concrètes, immédiates à la mesure de son impatience. Faire de la politique concrètement. Poser des actes qui changent les choses.

Alors, il avait attrapé le problème par un bout, par le plus basique, celui de la nourriture. Bien manger n'est pas une évidence dans de nombreuses familles. Il est plus simple et moins coûteux d'acheter des boîtes de conserve et

des brioches industrielles. Comme les aliments sains sont chers, ils semblent réservés à ceux qui se préoccupent de leurs corps, de leur bien-être ou à ceux qui ont les moyens. Il y a un relent de snobisme. Il trouvait important que les personnes ayant un faible pouvoir d'achat puissent se procurer une nourriture correcte pour leur santé. Bien manger et se faire plaisir. Et aussi, avoir des amis, s'épanouir, être à sa place dans le monde. À son avis, tout le monde devait avoir le luxe de choisir. Une vie subie lui semblait insupportable. C'était l'enfermement.

Il était parti de ces constats et postulats. Il avait réuni une bande d'amis. Il les avait entraînés dans son enthousiasme. Ils s'étaient battus pour sauver des bouts de terrain, les arracher à la voracité des promoteurs et les transformer en jardins. Ils se retrouvaient les samedis et dimanches pour défricher des parcelles de terre et les rendre cultivables. Des week-ends de fêtes qui réunissaient toujours plus de monde. Ils avaient aussi défriché le terrain administratif, financier, juridique pour rendre ce rêve possible. La partie économique n'avait pas été la plus facile. Rien n'était jamais acquis.

Il voulait un lopin de terre pour tous sans propriété individuelle. Que ce bien commun soit disponible et géré par tous. Il voulait que ce soit ainsi car il avait été marqué par les disputes lors de la transmission de l'exploitation familiale. Si les terres et les biens étaient répartis entre tous, l'outil de travail se délitait, appauvrissant ceux qui l'exploitaient.

Il avait vu les voisins travailler jusqu'à leur mort, incapables de prendre leur retraite. Ils n'arrivaient pas à laisser leur labeur, ni à lâcher leurs terres et leurs habitations, lieux de l'exploitation. Il avait compris, dès son plus jeune âge, que la propriété, même si elle est signe de tranquillité, d'indépendance, voire de richesse – relative dans ces situations – est essentiellement source de tracas et de conflits. Elle est le pieu de l'homme attaché à sa parcelle.

Le système qu'il a créé s'affranchit de la propriété individuelle au profit d'une fraternité, entre potes. Cependant, Antoine sent celle-ci se diluer au fur et à mesure que le cercle s'agrandit. En revanche, leur notoriété augmente et il est assez souvent convié aux tribunes de conférences sur l'innovation sociale.

Et aujourd'hui, on lui reproche de mal agir ! Il en est mortifié. Il a une boule dans la gorge. La colère monte. Il se raisonne. Denis était sans doute de mauvaise humeur. Il ne sait pas ce qu'Antoine a fait pour l'entreprise collective. Les actions se sont ajoutées aux années. Il ne raconte jamais l'histoire des débuts. Il avance. Les choses se sont construites petit à petit, avec les moyens du bord. Alors, quelqu'un comme Denis, arrivé depuis à peine cinq ans, toujours le nez dans les chiffres, ne voit que ce qu'il veut bien voir. Antoine se secoue : « *Allons, j'en ai vu d'autres, il y a eu des périodes bien plus improbables et on s'en est sortis. On s'en est toujours sortis.* » Il ne cherche pas à penser à quel prix, au prix de sacrifices personnels. Il chasse cette pensée car ce projet, c'est un rêve réalisé. Et ce rêve n'a pas de prix. Il rumine encore en déglutissant sa soupe, toute simple, succulente.

Elle a le goût de l'œuvre réalisée. Le goût de son enfance, des vacances de liberté passées chez sa grand-mère. Elle ne s'éloignait jamais de sa terre. Elle vivait comme avaient vécu ses parents et avant eux les parents de ses parents, et ce, depuis des générations. Il sourit à son évocation. Elle avait mené une vie ordinaire. La vie des femmes de la terre. Tout à fait extraordinaire pourtant, quelque cinquante ans plus tard. Elle incarnait une vie de labeur rythmée par les tâches à accomplir et par les saisons. Elle faisait ce qu'elle avait à faire, sans se poser de questions. Dans ce monde-là, les questions existentielles étaient résolues par un « c'est comme ça ». Non un fatalisme, mais plutôt une façon de couper court aux questions et ne pas remettre en



cause, ni déstabiliser, son existence. Être « comme tout le monde », surtout ne pas se distinguer. Antoine se demande s'ils n'étaient pas plus libres ainsi. Il rit. Non ! C'était de la soumission à la tradition.

Dans sa famille, de génération en génération, dans la lignée de sa grand-mère comme dans celle de son grand-père, ils se disaient « cultivateurs ». Ils ne disaient pas « agriculteurs » ou « paysans ».

Le besoin d'argent n'était pas prégnant. Dans ce pays savoyard, c'étaient de petites fermes. Sa famille vivait de la polyculture. Il y avait six ou sept vaches qui portaient les mêmes noms d'une génération à l'autre, comme celles du voisinage. Elles fournissaient le lait destiné à la vente et il fallait cultiver des prairies, de la luzerne, du maïs, des céréales pour les nourrir et nourrir les autres bêtes. Le blé, la farine, les pommes de terre, les légumes, les fruits, une trentaine de poules et poulets, les œufs, quelques lapins, et un ou deux cochons étaient destinés à l'autoconsommation et un peu à la vente. Les moutons et les veaux étaient vendus au boucher pour avoir un peu d'argent. La vigne pour le vin apportait une autre source de revenu. Une partie du blé était vendue et une partie écrasée pour faire deux farines distinctes. Celle pour les animaux était plus grossière. Elle était faite à la ferme. La farine pour le pain était plus fine. Le blé était emmené au moulin, dans des sacs, sur une charrette tirée par les bœufs.

Il n'y avait pas beaucoup de sous, mais pas beaucoup de frais non plus. Pas de logement à payer. Il ne fallait pas dépenser ou le moins possible. Il fallait se débrouiller. Il y avait toujours de quoi manger. Ils estimaient que la nourriture ne coûtait rien car le travail n'était pas compté. Il comptait pour rien. Ainsi, un cochon donnait cent kilos de viande, mise au saloir à la cave, et ils disaient qu'ils n'avaient pas déboursé un centime, puisque la bête mangeait n'importe

quoi, qu'elle débarrassait les restes. Le cochon ingurgitait aussi du petit-lait et la farine qu'ils produisaient ! Il y avait donc le travail. Mais ça ne comptait pas.

Antoine laisse courir galoper sa réflexion... Ce système de production autonome et simple n'est guère possible aujourd'hui. Il y a les normes d'hygiène, les contraintes administratives, les circuits de distribution, la rationalisation, la productivité, la traçabilité. Après la guerre, il fallait du rendement pour nourrir toute la population. Sont arrivés les engrais, les pesticides et l'exploitation de la terre. Les paysans pensaient accéder au progrès. Ils ont emprunté, se sont endettés, se sont étranglés. Ils ont vécu pour la banque. Ils se sont sentis trahis. Ils ont perdu leur âme et la terre s'est appauvrie sans compter les méfaits sur l'environnement et la santé, mais il a été difficile de l'admettre. Le cercle vicieux était en place.

Jusqu'à ce que des pionniers réinventent l'agriculture biologique<sup>1</sup>. Ce cercle vertueux qui dit : « *l'homme nourrit la terre, qui nourrit les plantes, qui nourrissent les hommes* ». D'abord prendre soin de la terre. Comme le faisaient ses ancêtres, en respectant les cycles et les rotations de culture. Cultiver la terre, avec bon sens.

Antoine semble réviser ses classiques... La « grosse » terre argileuse, c'était pour le maïs. Les pommes de terre étaient plantées là où elle est douce et fertile. La luzerne, avec ses racines profondes, apportait de l'azote et enrichissait le sol. Elle était fauchée pour nourrir les bêtes. L'année suivante, on plantait des céréales. Les cultures s'alternaient avec la prairie. La terre était enrichie avec du fumier.

Voilà ce que faisaient ses ancêtres, répétant les gestes et les saisons, comme ont pu le faire leurs voisins et tant d'autres paysans.



1. Pour en savoir plus : <http://www.agencebio.org>

C'est cette ambiance de simplicité qu'Antoine a essayé de reproduire. Lorsqu'il a créé *Potes et Potagers*, il vivait en périphérie d'une ville de cinquante mille habitants et les voyait déconnectés de la terre. La campagne lui manquait, alors il avait essayé de retrouver le charme de son enfance. Il voulait offrir aux gens, qui n'étaient pas plus paysans que lui, la possibilité de se ré-ancrer à la terre, de retrouver ses bienfaits. Se connecter aux saisons. Avec ses amis, ils avaient appris à accepter les aléas, le froid, la sécheresse, les rongeurs qui coupent par en dessous les racines ou les limaces qui se régalent des tendres salades.

Ils avaient appris la patience.

Après les jardins, ils ont créé des vergers. Puis des ruchers ont été installés. Petit à petit un petit élevage, avec des poules, des lapins et même parfois quelques cochons et des moutons, est venu compléter cette première base nourricière.

Antoine aime sentir l'odeur de la terre. L'aérer au printemps, l'ensemencer, guetter les jeunes pousses, limiter les herbes envahissantes. Récolter directement le fruit de son travail. En premier les petits pois et les radis, puis les pommes de terre, les haricots, les tomates, les épinards, les poireaux, les betteraves rouges et les choux..., toute la variété de choux, les frisés, les brocolis, les verts, ceux de Bruxelles, les chinois, les rouges, les choux-fleurs, les choux-raves, les pointus, les pommés, les cabus. Ces choux qui éliminent les toxines, apportent des vitamines avec leurs multiples vertus amincissantes, minéralisantes, riches en fibres et en oligoéléments.

Le cours de ses pensées revient invariablement vers les jardins. Quand il travaille la terre, il a la sensation d'y enfouir ses soucis. Il se requinque. Pourtant, il y consacre de moins en moins de temps. Il est trop souvent en réunion ou en déplacement. Jardiner fait partie du passé.

Demain, il faut qu'il parle à Inès. La fatigue qu'il ressent depuis quelques mois l'assaille à nouveau. Inquiet, il s'était résolu à faire un bilan de santé. Tout était normal. Sa fatigue vient d'une lassitude, de l'accumulation de trop de travail depuis trop d'années, le poids de la cinquantaine. Ce soir, il renonce à lire ses mails. Il est tard. Il repense aux dossiers, au boulot, aux comptes qui ne sont pas bons. Il verra bien demain. Sa grand-mère disait souvent : « *À chaque jour suffit sa peine.* » Elle n'avait pas tort. Demain, il saura bien dérider Inès. Pour l'heure, il déguste ses framboises et se régale.

# 2

C'est Antoine qui l'avait embauchée. Il y a onze ans, en 2000. Inès avait vingt-trois ans et elle finissait des études d'ingénieur en agrobiologie. Après un stage à la Chambre d'agriculture où elle faisait du conseil, elle s'était spécialisée en gestion. Elle avait ensuite saisi l'opportunité d'un poste à *Potes et Potagers*, attirée par l'originalité de la démarche. Ses parents l'avaient immergée très tôt dans le monde associatif et elle n'imaginait pas travailler dans un autre univers. Enfant, elle avait grandi dans ces ambiances tout à la fois studieuses, conviviales et orageuses.

Certains soirs, des gens venaient chez eux. Ses parents rangeaient ce qui traînait sur la table de la salle à manger pour la transformer en table de réunion. Tout devait être impeccable. Il fallait bien se tenir. Les gens étaient sympas, s'intéressaient à elle. Puis, après avoir envoyé les enfants au lit, ils sortaient des documents, une bonne bouteille et des gâteaux. Curieuse, Inès se relevait discrètement pour écouter derrière la porte. Ça discutait dur, les conversations étaient animées. Elle ne comprenait pas tout. En fin de soirée, ils

buvaient de la tisane et parfois de la gnôle. D'autres fois, ses parents s'absentaient pour une réunion ailleurs et, avec ses frères et sœurs, elle profitait de la liberté offerte.

La vie associative était synonyme de discussions, de brouhaha, de gens sympas et de parents qui n'étaient pas trop sur leur dos. Elle ne savait pas exactement de quoi il s'agissait mais elle avait glané les valeurs inculquées. Des valeurs de partage, d'humanisme, de générosité, de droiture. En grandissant, elle avait donné son point de vue et avait fini par juger que tout cela manquait de rigueur. Elle pensait que, pour agir, il ne fallait pas que des idéaux, il fallait aussi du pragmatisme.

Elle espérait donc secrètement faire en sorte que *Potes et Potagers* emprunte une voie plus rationnelle car elle voulait réconcilier utopie et gestion. C'était son défi personnel, intime. Inès était convaincue que ce type de projet serait durable s'il se dotait d'outils performants. Elle avait décidé d'apporter sa pierre à l'édifice par ses compétences. Comme l'association avait peu de moyens financiers, Antoine avait financé son poste avec des aides à l'emploi.

C'était la période des « nouveaux services emplois jeunes », créés en 1997 par le gouvernement Jospin. Dans la longue série des contrats aidés<sup>2</sup>, les emplois jeunes n'étaient pas les pires - même sans doute les meilleurs - car ils ont permis aux associations de se professionnaliser, c'est-à-dire d'aller au-delà du bénévolat avec des emplois et compétences adaptés aux activités. Ces contrats étaient ouverts à tous les jeunes, diplômés ou pas. Ils avaient la particularité d'être octroyés pour des postes « innovants » dédiés au développement de projets, sur des périodes de cinq ans. L'enjeu était de faire d'une pierre deux coups : donner du travail à des jeunes et inventer des services durables utiles à la



2. Cf. note sur les contrats aidés à la fin de l'ouvrage.

population et aux territoires. Ils servaient à faire émerger de nouvelles niches d'emplois. Souvent, seul l'intitulé du poste était novateur, car la réalité des tâches était très classique. L'imagination était alors surtout centrée sur comment nommer le poste pour obtenir une aide. Pour celui d'Inès, Antoine avait mis le titre ronflant de « créatrice de concepts et process pour de la richesse humaine ».

Dès l'origine de *Potes et Potagers*, Antoine pensait que l'intégration du projet économique dans la vie associative garantirait une autonomie financière par la vente des produits. Antoine n'aimait pas être inféodé au système. Cependant les aides publiques ont été nécessaires pour pérenniser le poste d'Inès et permis qu'elle occupe différentes fonctions. Une polyvalence qu'elle semblait apprécier.

Cette fille brune au corps svelte et cheveux courts dégage un dynamisme sous contrôle. Presque un peu sèche, elle ne sourit guère. On la voit sans cesse accaparée par mille soucis. Quand elle stresse, elle se rigidifie et devient franchement pénible. Elle réprouve toujours tout, tout le temps. Rien n'est suffisamment bien. Malgré son caractère, l'équipe l'accepte telle qu'elle est. Grâce à elle, l'entreprise est bien organisée. En son for intérieur, Antoine lui est reconnaissant d'être parfois bousculé, ce qui le prémunit d'une autosatisfaction dont il est friand. Cependant, comme sa franchise n'est pas toujours agréable à entendre, il fait le tri. La plupart du temps, il échappe à la confrontation.

Inès n'est jamais en colère. Sans doute se contient-elle et Antoine n'aurait pas su dire, si ce matin en particulier, elle avait de la rancœur. Il était déterminé à lui parler.

En même temps, elle semble trop occupée et lui-même a d'autres affaires à régler. Il verra plus tard...

En fin de matinée, elle passe la tête dans l'ouverture de la porte de son bureau et lui lance :

— Tu n'oublieras pas la réunion de lundi !

— Eh, bonjour Inès ! Comme si je manquais des réunions.

— Hum, oui, bonjour Antoine. Oui, bon, je voulais dire, c'est important que tu sois là. L'ordre du jour va être chargé. Il faut que l'on prenne des décisions pour les finances. On est déjà en septembre et on ne sait pas comment va se passer le dernier trimestre. Ce serait bien qu'on se concerte. Pour une fois ! répond-elle sèchement pour cacher son embarras.

Antoine ne relève pas la pique lancée.

— J'aimerais que tu m'expliques de quoi il retourne. As-tu un moment ? Denis m'a rapidement informé du déficit prévisible. Vous êtes sûrs de ne pas exagérer la situation ? Si tu veux, je t'emmène déjeuner pour en discuter. Je t'invite ! tente Antoine sur un ton enjoué.

— Non, désolée, je suis pressée. Je n'ai pas de temps avant lundi. On en parlera tous ensemble, répond-elle d'un air pincé.

Elle n'a pas apprécié qu'il puisse dire qu'elle exagère. C'est insupportable qu'il ne veuille pas regarder la réalité.

Antoine soupire :

— Oui, j'ai vu que tu étais pressée. Tu n'es même pas venue me dire bonjour ce matin, hier non plus, d'ailleurs.

Impatiente, Inès s'agace :

— C'est un reproche ?

— Disons, que ça ne te ressemble pas. D'habitude, tu passes voir chacun, tu prends des nouvelles. Je suis...

Il cherche un mot acceptable :

— Je suis surpris.

— Eh bien, là, je suis en retard. À lundi. Au revoir ! Et elle ferme brusquement la porte.



Cette courte conversation plonge Antoine dans la perplexité. L'hostilité sourde d'Inès se confirme. Il craint d'être mis au banc des accusés, lundi. Les griefs de son procès lui échappent. Il chasse sa déconvenue d'un sourire et se rend à la cuisine collective. Il y a toujours quelqu'un qui a faim et qui prépare le repas. Justement, Ophélie est là et Antoine propose de l'aider. Samira les rejoint et lave la salade. Antoine est content de ce moment de détente. Habituellement, les conversations ont trait au boulot. Ils ne peuvent pas s'en empêcher !

Malgré cette diversion, Antoine continue de penser à l'attitude d'Inès. Il fait couler le café et appelle Colette. Elle sera sûrement de bon conseil. Les sautes d'humeur des uns et des autres ont tendance à l'agacer et il passe outre. Mais aujourd'hui, il s'inquiète.

— Colette, veux-tu venir prendre un café ? J'ai envie de causer avec toi.

— Je suis au jardin. Je n'en ai pas pour longtemps, je peux te rejoindre d'ici une heure. Ça te va ?

— Fais-moi signe quand tu arrives.

— Ça marche ! Mais je n'aurais pas beaucoup de temps. Je te laisse préparer le café.

— Il est déjà presque prêt, je le garde au chaud.

Antoine connaissait Colette Velet depuis toujours car ils habitaient le même village. Cette petite brune nonchalante aux yeux noisette pétillants était son amie à l'école primaire, au collège et au lycée. Elle était déjà très concernée par les autres, attentive à ce qui se passait dans la classe, toujours prête à apporter son aide. Après le bac, elle était partie à Lyon faire des études d'assistante sociale. Antoine l'avait perdue de vue. Colette aimait son métier, se sentait utile et pleine de vie. Mais, comme elle prenait les choses trop à cœur, ce qu'elle avait vu et entendu au cours de la journée continuait de la tarauder le soir, les jours de repos et parfois la nuit. C'était éprouvant.

Aussi, en 1988, lorsque, par hasard, elle avait croisé Antoine dans la rue et qu'il lui avait raconté son projet de jardins pour les habitants, elle avait été tout de suite emballée. Elle était rentrée chez elle toute excitée et s'était empressée d'en parler à Louis, son mari. En homme observateur et débrouillard, toujours prêt à rendre service pourvu qu'il décide quand et comment, il avait jugé l'idée d'Antoine fumeuse mais généreuse. Colette avait fini par le persuader de s'associer à l'aventure.

Elle avait réduit son temps de travail pour conserver un salaire suffisant tout en s'investissant bénévolement pour l'association. Lorsque les activités étaient devenues suffisamment solides, elle avait démissionné, abandonnant son statut d'assistante sociale. Louis s'était également engagé de plus en plus, devenant l'incontournable homme à tout faire, responsable de toute la partie technique. Celui qui trouve des solutions à toutes les situations par sa soif d'apprendre et de comprendre.

Antoine Cozlain attend Colette. Il tourne en rond, s'énerve. La baie vitrée de son bureau offre un magnifique panorama sur les montagnes au loin et surplombe les cultures. Il aperçoit son amie occupée à arracher les oignons. Faire un tour au jardin le démange. Il n'y va guère souvent car les tâches de bureau l'accaparent. Les travaux extérieurs lui manquent. Il met le café dans un thermos et la rejoint tout souriant, une tasse à la main.

— Salut ! Finalement, je suis descendu. Voici ton café !

— Oui, j'avais remarqué ! Merci pour le café. Tu as quelque chose à me demander ? plaisante-elle.

— Envie de discuter et de te faire plaisir.

— Hum, c'est sympa, répond Colette qui, connaissant Antoine, n'est pas dupe. Elle l'observe plus attentivement :

— Tu as l'air contrarié.

— Moi ? Non ! se défend-il avec un large sourire pour cacher ses sentiments.

Il se baisse dans le rang d'à-côté, en face d'elle et se met à son rythme. Il tire légèrement sur la tige de l'oignon déjà jaunie qui se déracine facilement, pose le bulbe sur la terre, pour qu'il « ressuie », c'est-à-dire qu'il sèche un peu sur le sol, à même la terre. À la fin de la journée, les oignons seront rentrés à l'abri, bien alignés dans des cagettes sur une table dans un local aéré pour qu'ils séchent sans pourrir. Quand la tige sera complètement fanée, elle se détachera du bulbe.

— Ils sont beaux les oignons, cette année.

— Eh, tu ne m'as pas répondu, tu n'as pas l'air en forme.

— C'est plutôt Inès qui n'a pas l'air bien.

— Ah, tu as remarqué aussi ?

— Ben oui, je ne suis pas toujours très fin, mais je crois qu'elle m'en veut.

— J'ai vu qu'elle était contrariée. C'est de ça dont tu veux me parler ?

— On ne peut rien te cacher !

— Pourquoi penses-tu qu'elle t'en veut particulièrement ?

— Elle est froide, me fuit, fait planer des reproches.

— Ah !

— Je ne sais pas quoi en penser. Quel est ton avis ? Tu dis qu'elle est contrariée, mais pourquoi ?

— Je crois qu'elle a peur.

— Peur ? Mais de quoi ?

— Peur du développement que prend l'entreprise, peur d'être débordée, peur que tu inventes encore un nouveau projet. Je crois qu'elle en a marre et souhaiterait recadrer.

— Le développement n'est pas nouveau. Qu'est-ce qui lui prend soudainement ?

— Je ne sais pas. Sans doute est-elle plus inquiète qu'avant. Une forme d'accumulation. Il faudrait que tu lui demandes.

— C'est difficile de discuter avec elle. Elle m'évite.

— Elle ne sait sans doute pas comment s'y prendre.

— Je ne vois pas pourquoi. Et puis, la peur, je ne comprends pas. Les peurs ne font avancer personne. Si on ne prend pas de risques, on ne fait jamais rien et on peut rester planter là.

— C'est ta vision de la vie : agir, bouger, prendre des risques ! Mais on n'est pas tous faits pareils. Elle, elle a besoin de temps, besoin d'organiser, de vérifier que tout soit sécurisé.

— Je sais bien, mais tu avoueras, si elle avait été là au début de l'aventure, elle nous aurait tellement freinés que nous n'aurions jamais rien tenté. Et regarde où nous en sommes aujourd'hui ! Heureusement que nous n'avons pas été guidés par la peur. Heureusement que nous avons osé faire des choses improbables !

— Oui, mais nous n'en sommes plus aux débuts. Le temps des pionniers est révolu, soupire-t-elle.

— Ah, bon, tu crois, toi, qu'être pionnier, ce n'est pas toute la vie ? dit Antoine, choqué.

Colette lui sourit :

— Toi, tu es un aventurier né. L'aventure continue, sans aucun doute. Mais il est nécessaire de consolider quelques fondations.

— Oui, et je pense m'y employer également. Inès est là depuis quelques années, elle a beaucoup contribué à la solidité et a accepté la part inédite de l'affaire. Sinon, elle ne serait pas venue. Pourquoi, maintenant, elle ne supporte plus ?

— Je crois qu'elle aime sincèrement *Potes et Potagers* mais elle s'éreinte à faire que ça rentre dans les clous. Il lui faut sans doute plus de pouvoir pour faire à sa façon, ajoute-t-elle avec prudence.

— Plus de pouvoir ! Ça veut dire quoi, ça, plus de pouvoir ! s'énerve Antoine.

La colère qu'il a contenue ces derniers jours monte d'un coup.

— On a fait cette boîte pour que personne ne prenne le pouvoir sur personne. Que chacun puisse produire, consommer et acheter à sa mesure, dans un esprit coopératif. C'est quoi cette histoire de pouvoir ?

— Je ne sais pas, pouvoir mieux diriger.

— Elle veut diriger ? Elle veut être quoi ? Elle veut être directrice en chef ? Qu'est-ce qu'elle imagine ?

Colette tente de le calmer.

— Ça ne sert à rien de t'emporter et ça ne te ressemble pas. Je n'aurais pas dû employer ce mot diabolique qui te met dans tous tes états !

Antoine soupire :

— Tu as sans doute raison. Je m'emporte facilement ces derniers jours. Je ne sais pas ce que j'ai. Tout pourrait être si simple.

— Crois-tu ? Ce serait bien qu'on prenne le temps de discuter tous ensemble.

— Si c'est pour gérer des problèmes de pouvoir, très peu pour moi. J'ai d'autres chats à fouetter.

— Allez, arrête avec ça. Il y a longtemps que nous n'avons pas pris le temps de faire le point. Nous sommes tous accaparés de tous côtés. Ce n'est pas bon d'avoir le nez dans le guidon. Je vais proposer que l'on fasse un séminaire.

— Oui, ça c'est une bonne idée. On pourrait aller en montagne, louer un gîte et faire des balades. Ça nous ferait du bien de changer de cadre. De se faire une bonne bouffe. De s'amuser ensemble.

— Oui, se causer aussi, régler les problèmes, n'est-ce pas ?

— Euh, naturellement. Viens, je t'aide à rentrer les oignons.

La perspective d'un week-end en montagne avec ses amis et collègues le requinque. Il oublie déjà que l'ambiance est tendue. En attendant l'éventualité de ce séminaire, il y a la réunion de lundi. En entrant dans le hangar, il croise Myriam. Elle a fini sa tournée de livraison et vient se détendre au jardin, ravie de voir Antoine dans les parages.

— Salut ! Tu vas bien ? Tu t'en vas parce que j'arrive ? dit-elle en faisant la moue.

— Non, non, c'est que je n'avais pas l'intention de m'attarder, j'ai des dossiers à boucler et si je ne m'astreins pas un peu au bureau, je me laisse déborder. J'aurais préféré rester papoter avec deux charmantes femmes comme vous. Ta journée s'est bien passée ?

— Impeccable ! C'est toujours agréable de rencontrer des clients contents. Et le réseau de « consom'acteurs<sup>3</sup> » grandit.

— Bravo ! Je n'ai aucun doute sur tes capacités de persuasion.

— Eh, c'est facile, nos produits sont tellement bons et cultivés avec amour. Bon, à la prochaine !



3. « Le consom'acteur est un consommateur citoyen, conscient qu'il peut « voter avec son caddie » et que sa consommation quotidienne a une répercussion sur le monde dans lequel il vit et infléchit les modes de production. Ainsi le consom'acteur choisit d'acheter des produits et des services en accord avec les valeurs du monde dans lequel il souhaite vivre ».

Source : réseau Biocoop (<http://www.biocoop.fr/la-bio/glossaire-de-la-bio/a-f/consom-acteur>). Voir aussi les AMAP (Association pour le maintien d'une agriculture paysanne) <http://www.reseau-amap.org>

# 3

Myriam Plattier avait connu une vie rude. Tout lui paraissait bien loin depuis qu'elle travaillait à *Potes et Potagers*. Son enfance n'avait pas été joyeuse au sein de la cité. Elle vivait seule avec sa mère et celle-ci n'avait pas toujours du boulot. Les fins de mois étaient difficiles. Elle aimait beaucoup sa mère, une femme tranquille et courageuse. Myriam avait appris très tôt à être raisonnable. Elle ne réclamait pas de vêtements de marque comme ses copines, ne participait pas aux sorties, ne faisait pas de folies. Le plus déplaisant, c'étaient les rentrées de classe. À cause des courses dans les magasins où elle ne pouvait pas s'offrir de nouveau cartable, de nouvelle robe. Mais surtout à cause de la fiche demandée par les profs. Il fallait remplir la profession des parents. Elle se sentait humiliée de ne pas avoir de père à déclarer et d'inscrire « au chômage » en face de la case de sa mère. Elle imaginait que les profs la considéraient automatiquement comme une enfant en difficulté sociale, une enfant qui pourrait poser des problèmes, une enfant à surveiller... La honte. Elle

craignait d'être cataloguée. Myriam se mettait en retrait et cultivait son autonomie. Elle montrait qu'elle était une fille sage. Elle pouvait se passer de ce qui attirait les autres. Elle disait ne pas avoir besoin d'aller chez le coiffeur. Elle laissait pousser ses longs cheveux blonds et se trouvait belle. Elle se contentait d'un jean et de grands pulls qui pouvaient s'étirer avec le temps. Les bijoux, les sacs à main et les chaussures de style ne l'attiraient nullement. Elle les jugeait futiles.

Myriam se retranchait dans la solitude. Elle se complaisait dans la lecture. Son lieu favori était la bibliothèque. Malgré de très bons résultats scolaires, elle n'avait pas désiré faire d'études. Personne ne l'avait stimulée ou encouragée. Elle savait passer inaperçue et avait décidé de travailler le plus tôt possible. Dans son esprit, apporter une paie supplémentaire à la maison n'était pas du luxe. C'est ainsi qu'elle avait postulé dans la grande surface de la zone commerciale à trente minutes de bus de chez elle. Elle avait été prise en intérim pendant l'été, l'année du bac. Elle pensait rester quelques mois seulement. À trente ans, elle était toujours derrière sa caisse, à voir défiler sur le tapis toute l'abondance de la marchandise. Les caddies pleins. Les mères de famille énervées après leurs gosses. Les couples qui se font la gueule. Les jeunes désœuvrés. Des gens aimables, la plupart indifférents, quelques-uns désagréables. Toujours les mêmes gestes. Voir défiler toute cette bouffe. Ne pas se tromper avec l'argent, même si tout est automatisé.

Alignées les unes derrière les autres, ne voir que le dos de sa collègue et tourner le dos à la suivante. Sourire aux clients, même quand on n'en a pas envie. La consommation dans toute son abondance et dans toute sa désolation. Abondance de marchandises. Pénurie de relations. Illusion de satisfaction que l'acte d'achat semble promettre. Manque de joie. La musique diffusée par le magasin : un brouhaha qui endort les esprits, auquel Myriam avait fini par s'habituer.



Derrière sa caisse, elle voyait les clients comme des zombies. « *Bonjour Madame, bonjour Monsieur.* » Ils avaient tous la même tronche un peu hagarde, plantés là, devant elle, sans humanité. Ils mettaient la pression, insidieusement. Elle sentait bien qu'elle devait faire vite, qu'ils n'allaient pas rester là indéfiniment. Ils étaient déjà agacés d'avoir fait la queue, d'avoir attendu. Lorsque leur tour arrivait, elle aurait pu prendre le temps, pour eux. Mais il fallait encore qu'elle se dépêche, ils n'avaient pas que ça à faire. Une pression imperceptible. Elle voulait faire au mieux. C'est son tempérament. Et son chef n'était jamais loin. Il les guettait du haut de sa tour vitrée, de son bureau du premier étage. Il ne s'agissait pas de lambiner ou de discuter. Allez plus vite. Plus vite, mais sans se tromper.

Après avoir quitté sa caisse, être sortie des vestiaires, après son trajet dans le bus, alors seulement, lorsqu'enfin elle rejoignait son logement, le calme revenait. Elle prenait conscience du besoin de silence. Elle sentait combien le bruit des gens, du magasin, des pensées qui tournent dans le vide l'éreintaient. Cadences infernales.

Ses horaires étaient calés avec les moments d'affluence. Parfois, son temps était coupé deux fois dans la journée. Son chef lui donnait son emploi du temps en début de semaine. Ce n'était jamais le même planning. Et, au dernier moment, les horaires pouvaient changer, les jours de congé être inversés. Il était difficile d'organiser une vie privée dans ces conditions. La tension était continue, elle ne pouvait pas se détendre, même lorsqu'elle rentrait chez elle puisque le répit était entaché par le fait d'y retourner. Le temps libre passait dans le bus. Alors, la plupart du temps, elle restait sur place. Dans la tristesse de cette zone de la grande distribution. Des zones, toutes pareilles, à l'entrée de chaque grande ville. Des étendues et des étendues de parking et de blocs aux enseignes lumineuses. Des zones sans

plaisir, sans verdure, sans intérêt, sauf celui de consommer. Mais la consommation, ce n'était pas son truc. Elle voyait surtout l'agitation et le bruit. C'était un supplice de rester sur place. Son amplitude horaire n'en paraissait que plus longue et son temps personnel plus réduit.

La morosité la gagnait. La paie à la fin du mois ne venait pas compenser le vide intérieur. Elle était parfois en colère. En colère contre elle-même. Elle se disait que ça ne pouvait plus durer. Qu'il fallait que ça change. Ce milieu était une machine à broyer. Quand la journée était réellement finie, elle s'affalait sur son lit. Elle avait le sentiment de s'abrutir. À cause de ce boulot, de cette routine, de cette ambiance qui lui collait à la peau alors qu'elle n'en voulait pas. Elle ne savait pas ce qu'elle aimerait faire. Elle ne savait pas ce qu'elle pourrait faire. Cet emploi lui offrait une certaine sécurité. Cependant, elle se demandait combien de temps elle allait tenir avant d'éclater. Ses pensées tournaient en rond.

Myriam aime prévoir. Elle craint les risques. Si elle quittait son poste, qu'allait-elle trouver d'autre ? Peut-être pire ! Elle pouvait imaginer l'usine, un travail encore plus ingrat, plus abrutissant, à répéter les gestes en cadence, des chefs sur le dos, encore moins de relations. Celles à la caisse ne sont ni nourrissantes, ni exaltantes. Éphémères et dénuées de réels contacts, à part le « *bonjour Madame, deux cents euros, s'il vous plaît, vous avez la carte de fidélité ? Vous payez par chèque ? Votre carte d'identité, s'il vous plaît, merci Madame, passez une bonne journée* », la conversation n'allait pas plus loin. Ce n'était pas une conversation, c'était un monologue répété de client en client, d'heure en heure, de jour en jour, d'année en année. En essayant de mettre le ton, de paraître avenante. Non, son travail n'était pas un espace de relations. Il était un défilé de marchandises dont elle devait scanner les prix et faire payer la note, avec un sourire fade.

C'était un jour gris comme tant d'autres, un jour de déprime, un jour maussade de plus. Elle marchait comme un automate qui répète les gestes. Mais ce jour-là, une affiche pas comme les autres avait attiré son regard. C'était une affiche gaie, presque naïve. Elle lut qu'une fête était donnée dans un jardin à la périphérie de la ville. Un jardin pas ordinaire. Pas un jardin public. Un jardin pour les habitants. Elle ne voyait pas trop la différence. Il y aurait de la musique et des bonnes choses à déguster. C'était un jardin où l'on cultivait des fruits et des légumes. En effet, ce n'était pas banal. Cultivés en bio. Elle voyait passer de la nourriture bio sur son tapis roulant. Pour elle, c'était pareil aux autres paquets qu'elle saisissait et enregistrait. Toute la marchandise s'accumulait de la même façon. Elle parcourut à nouveau cette étonnante information. La curiosité l'emporta.

L'affiche était avenante. Pleine de bonté. C'était comme un petit rayon de soleil dans ses journées mornes et monotones. Elle retint la date, le 23 septembre 2001. Elle ne le savait pas encore mais ce jour-là allait changer sa vie. Une date gravée. L'amorce d'un bouleversement.

Lorsqu'elle avait rencontré ces gens si joyeux, lorsque son regard avait croisé celui d'Antoine, elle avait su qu'il fallait qu'elle démissionne. Il lui avait juste souri. Un sourire généreux. Le sourire de quelqu'un qui ne doute pas. Un sourire lumineux. Elle avait senti sa chaleur la pénétrer. Elle avait désiré rester à côté de ce sourire. De s'y blottir. Elle avait eu envie de courir et de danser. De tout quitter pour jardiner !

Mais elle avait eu peur de se retrouver dans le vide. D'un côté une vie vide de sens, de l'autre, un saut dans le vide. Depuis longtemps, elle savait qu'elle ne pouvait plus rester. Comment partir ? Malgré son petit salaire, elle avait réussi à mettre un peu d'argent de côté. Elle avait calculé que sa cagnotte lui permettrait d'arrêter de travailler

trois mois, peut-être quatre si elle continuait à se serrer la ceinture. Ensuite, il faudrait vite retrouver un emploi. Elle avait pensé demander un congé sans solde pour ne pas perdre sa place, au cas où. Cette idée lui avait trotté dans la tête pendant des mois. Elle avait pesé le pour et le contre. Elle savait ce qu'elle quittait et ne savait pas ce qu'elle trouverait.

Mais le dimanche 23 septembre 2001, il y avait eu cette fête. C'était l'inauguration d'un nouveau jardin, ouvert à tous. C'était étonnant. Il n'y avait pas eu de discours. Impossible de savoir qui était le meneur, qui était le président ou le directeur. Il y avait juste eu la fête, de bons petits plats, de bons vins et de la bonne musique. Elle avait même dansé. Il y avait le regard bleu vert profond d'Antoine.

Il l'avait prise en considération, lui avait fait visiter le jardin, lui avait raconté avec passion de trucs qu'elle ne soupçonnait pas. Toute cette vie grouillante sous terre. Le plaisir des choses simples. Elle avait pris conscience combien elle aspirait à cette vie naturelle. Simplicité aussi de la relation. La convivialité de la journée l'avait comblée. Saveurs, odeurs, accueil. Elle s'était surprise à sourire, à rire, à discuter avec des inconnus de son boulot, de son ennui, de son envie de changement. Elle s'était sentie invitée.

Puis il y avait eu cette goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Elle avait prévu depuis longtemps une sortie avec ses amis le samedi 6 octobre. Ils devaient profiter des derniers rayons de soleil pour pique-niquer au bord du lac. C'était son anniversaire. Elle avait prévenu son chef à l'avance, lui avait demandé qu'il en tienne compte dans le planning. Il avait promis. Et puis, au dernier moment, il avait dit que c'était impossible, qu'il ne pouvait pas faire autrement, qu'il fallait qu'elle comprenne. Il lui avait annoncé la veille avoir besoin d'elle le samedi après-midi et aussi le dimanche matin, maintenant que le magasin



LA CHEMINANTE  
SOLIDAIRE  
DE NOS  
BELLES  
SINGULARITÉS

Achévé d'imprimer  
par Standartu Spaustuve - UE  
le 18 août 2015  
Dépôt légal : septembre 2015